

Documents à contenu « historique » (supplément)*

“Historical” Documents (Supplement)

Daniel Arnaud – Paris
5 Rue du Renard, 75004 Paris

[Les nouveaux documents royaux, inclus dans cet article, sont le supplément à l'article : « Inscriptions à contenu « historique » publié dans *Aula orientalis* 25 (2007), pp. 5-84. Ces documents peuvent être distribués en quatre groupes, d'après leur chronologie: le premier appartient à l'époque paléo-babylonienne (1 à 3), le deuxième appartient à l'époque cassite (4 et 5), le troisième à l'époque neo-assyrienne (6 et 7); le dernier (8) est une copie d'une inscription de Nabuchodonosor, peut être rélaissée pendant le règne de Darius II.]

Mots clés : paléo-babylonien, cassite, neo-assyrien.

[The herewith included new royal documents are a supplement to the paper : « Inscriptions à contenu « historique » of *Aula orientalis* 25 (2007), pp. 5-84. They can be distributed in four chronologically distinguished groups : the first one of the Old-Babylonian period (1 to 3), the second belonging to the Cassite epoch (4 and 5), the third one of neo-Assyrian times (6 and 7) ; the last one (8) is a copy of Nebuchadnezzar's inscription, maybe done during the reign of Darius IInd.]

Key words : Old-Babylonian, Cassite, neo-Assyrian.

1. Titulature d'Iluma-El

Nous ne savons à peu près rien du roi de Sippar, Iluma-El. C'est pourquoi je donne exceptionnellement le commentaire d'un document que je ne connais que de seconde main, en attendant que les circonstances permettent une édition définitive.

Pendant la première campagne (1933) de fouilles à Larsa, dans le secteur E. XII, furent trouvés vingt-cinq textes, de date paléo-babylonienne ; la plupart sont des « lentilles scolaires »¹. Une quinzaine d'entre eux avait été mise de côté *for study* au Musée national de Bagdad. Ils n'étaient pas accessibles, car ils ne portaient pas de numéro d'inventaire². Heureusement, le regretté G. Dossin avait consacré des fiches individuelles à ces exercices et on connaît ainsi leur contenu : des extraits du HAR.ra-hubullu et des listes de noms propres avec le même signe à l'initiale.

*Cet article complète l'article : « Inscriptions à contenu “ historique ” » d'*Aula Orientalis* 25 (2007), pp. 5-84.

1. Mais aussi deux bordereaux, une table logarithmique, une lettre, d'époque paléo-babylonienne (et une autre, par exception, du I^{er} millénaire).

2. Les pièces disponibles ont été publiées dans : D. Arnaud, *Texte aus Larsa*, Berlin, 1994, n^{os} 50-59.

Rien donc d'inattendu. Seul l'un d'eux, L.[33.]113 doit être examiné de plus près. En utilisant la copie partielle et la transcription de G. Dossin et en combinant le recto et le verso (qui portent le même texte), on reconstitue facilement :

Dingir-ma-dingir *ma-lik la š[a-na]*
 -an lugal K[iš]
 [ir] *Da-gan*

« Iluma-El, roi sans riv/al³, roi de K[iš] / [serviteur] de Dagan⁴ »

Il est hors de doute que ce souverain est celui de Sippar, en dépit d'une graphie inédite⁵. Le nom divin El⁶ est ici rendu par un idéogramme, alors que les attestations connues jusqu'à présent le notaient phonétiquement. La typologie de cette inscription rappelle celle des sceaux, davantage que celle des briques inscrites.

La titulature du souverain, inédite, présente un caractère composite. Le roi témoigne, simultanément, de ses origines « ouest-sémitiques » par l'emploi du terme *malikum*⁷ et par la référence à Dagan, la divinité du moyen-Euphrate. Mais « roi sans rival » et « roi de K[iš] » appartiennent au registre babylonien classique. L'ambiguïté de la seconde formule est habituelle : avait-on affaire à la ville ou à la « totalité » (de l'univers)⁸ ? Quelle que soit l'interprétation, elle ne paraît pas du tout correspondre à la situation du royaume de Sippar sous Iluma-il(a). Mais d'autres souverains usaient de telles exagérations sans plus de fondement⁹.

2. Les travaux au Tigre par Sin-idinnam (pl. 1, 2, 5)

La première version (appelée ici A) de cette inscription, lacunaire, aurait été trouvée à Bismaya / Adab¹⁰. Trois nouveaux documents, un vase d'argile complet (ici B)¹¹, deux fragments d'un deuxième (ici

3. La coupe de la ligne 1 montre l'inexpérience de l'élève-scribe, qui n'a pas su la calibrer.

4. Il ne semble pas qu'il y ait de la place pour deux signes avant DA. Le déterminatif divin était donc absent.

5. Le roi presque homonyme de la première dynastie de la Mer n'aurait pu assumer une semblable titulature, même si le centre de son pouvoir était beaucoup plus proche de Larsa que Sippar (W. G. Lambert, « The home of the first Sea-land dynasty », *JCS* XXV, 1974, pp. 208-210).

6. Puisque *i-la* est, une fois, précédé du déterminatif divin, AN est bien le dieu El. (Pour cette alternance, avec ou sans un /al/, voir D. O. Edzard, « Il », *RIA* V, Berlin, 1980, pp. 47-48). Pour ce roi, voir D.O. Edzard, *op. cit.*, p. 62.

7. Le mot est à l'état absolu, comme l'adjectif qui suit.

8. Voir le court développement dans D. O. Edzard, « Kiš », *op. cit.*, p. 610.

9. M.-J. Seux, *Epithètes royales akkadiennes et sumériennes*, Paris, 1967, pp. 141-142 ; D. O. Edzard, *op. cit.*, p. 610 (Ipiq-Adad II).

10. Lieu de conservation : Ashmolean Museum, Oxford. L'autographie a été publiée par St. Langdon, *The Well-Blundell Collection*, Oxford, 1923, pl. VII. La traduction en a été proposée par E. Sollberger-J.-R. Kupper, *Inscriptions royales sumériennes et akkadiennes*, Paris, 1971. On trouvera d'importantes remarques dans M. Civil, *Farmers Instructions*, Barcelone, 1994, p. 130. Bismaya comme provenance est tout à fait possible, puisque sa région fut concernée par le grand projet, voir plus bas.

C [+] D), un troisième enfin (ici E), tous de provenance inconnue, sont, désormais, disponibles¹². Le copiste de B manquait de métier : les signes sont mal distribués, certains sont mal ou incomplètement imprimés (la transcription relève les fautes manifestes), mais ces erreurs n'empêchent pas de lire ainsi :

1. ^dEN.ZU-*i-din-na-am*
nitá kala-ga
ú-a-Ur^{ki}-ma
lugal-Ararma^{ki}-ma
5. lugal-Ki-en-gi-ki-uri-ke₄
lú-É-babbar-é-^dUtu-ke₄-
mu-un-dù-a-
giš-ḫur-é-dingir-re-e-ne
ki-bi-éš-bí-in-gi₄-a-me-en
10. u₄ An-né-^dEn-líl
^dNanna-^dUtu-bi
bal-du₁₀-nì-si-sá
u₄-bi-gíd-gíd-è
gá-ra-KA-e-eš-e
15. ma-ni-in-rig₇-eš-a
geštu₂-dagal-la-gu₁₀-ki-bi-éš-gar
sag-bi-éš-è-a-ta
uru-ki-ma-da-gu₁₀-éš
a-du₁₀-gá-gá bí-sì
20. a-rá-^el-mí
nam-ur-sag-^{<<gá>>}-gu₁₀
u₄-da-egir-bi-éš
pa-è-maḫ-ag-dè
An-ra-^dEn-líl-ra
25. gú in-bí-dé-dé
ZA-^{<<x>>}¹³-gi-na-gu₁₀-èš
ḫu-mu-ši-in-še-ge₄-eš
^{id}Idigna-ba-al-la-a-da
ki-bi-gi₄-a-da
30. u₄-ti-la-gíd-è-éš
mu- gu₂-gá-gá-dè
inim^l-ni-nu-šub-bi-a

11. Hauteur : 19 cm. L'inscription est distribuée sur deux colonnes ; elle est disposée à 4 cm du bord supérieur de la lèvre. La colonne gauche (7, 9 cm) est un tout petit peu plus large que celle de droite (7, 8 cm). On trouvera encore deux photographies dans : P. Berger et associés, *Vente archéologie, vacation du samedi 1^{er} Décembre*, Paris, 2007, pp. 118-119.

12. Les correspondances avec B sont les suivantes : I 1-4 : C ; I 26-36 : D (La ligne 26 se lit : sà-tuk g[i-na] ; I 36 : C[?] ; E : [i]n-<ga> ; II <1-2> : E ; II 3-6[?] : C ; E : ^dEN.ZU du[mu] ; II 30-34 : C.

13. Le deuxième signe a été volontairement effacé. Le fragment D l. 26 porte à la même place : ZA TUK, qu'on ne peut transcrire que sà-tuk (*sattukkum*), graphie inédite, à ce que je crois.

35. á-bi hu-mu-da-an-ág-eš
 u₄-ba du₁₁-ga-du₁₁-ga
 An-^dInanna-ta
 ìn-ga-^dEn-líl-^dNin-líl-ta

Colonne II

1. ^dIškur-^dAmar.ud
 á-daḥ-gá
 á-kala-maḥ-An-^dUtu-ke₄
^{id}Idigna-íd-ḥé-gál-éš-^dUtu-ta
5. ù-ma-gu₁₀-ta
 gal-bé ḥé-em-mi-ba-al
 Ki-sur-ra-in-dub-libir'-gu₁₀-éš
 gú-bi um-mi-tùm
 a-gam-ma-bi-éš
10. si'-gal ḥé-em-mi-sá
 a-da-rí-
 ḥé-gál-bi-túm-mu
 Ararma^{ki}-kalam-ma-gu₁₀-éš
 ḥé-em-mi-gar
15. ^{id}idigna i₇-gu-la
 mu-ba-al-la-a
 á-lú-1-e
 še 2 (bán)-ta
 ninda-2-silà-ta
20. kaš-4-silà-ta
 ì-2-gín-ta-aš¹⁴
 u₄-aš
 ḥur-gím šu ḥa-ba-an-ti
 lú-da-lá
25. lú-da-dah
 ba-ra-ne'-tuku
 á-kalam-ma-[d]a-gu₁₀-ta
 kin-bi [ḥ]é-em-mi-til
 ka-[k]a-aš-bar
30. dingir-[re]-e-ne-ta
^{id}[Id]igna i₇-dagal-la
 ki-ni-éš ḥé-em-mi-gi₄
 u₄-bi-du-rí-éš
 mu-gu₁₀ ḥé-em-mi-gub

14. Le signe paraît écrit sur des traces.

« ^{I 1-9}Je suis Sin-idinnam, le mâle puissant, le nourrisseur d'Ur, le roi de Larsa, le roi de Sumer et d'Accad, celui qui a rebâti l'Ebabbar, le temple d'Utu, et qui y a restauré les rites divins. ²⁰⁻³³Quand An et Enlil, Nanna et Utu m'eurent donné un règne de justice et de longs jours, j'adressai d'instantes prières à An et à Enlil, par une manifestation de mon vaste entendement, compétent en ce domaine, pour fournir de l'eau douce aux villes de mon pays, conduite habile destinée à donner une illustration magnifique à mon héroïsme, maintenant et à l'avenir. Ils agréèrent mes incessants et constants *sacrifices*. Recreuser le Tigre et le remettre (en son lit), y attacher mon nom pour des jours d'une longue vie : telle fut la mission qu'ils m'assignèrent par leur parole indestructible. »

« ^{I 34-II 1-14}Alors, par les paroles d'An et d'Inanna, avec l'accord d'Enlil et de Ninlil, d'Iškur et de Marduk, mes aides, par la force suprême d'An et d'Utu, je recreusai d'une manière grandiose, de ma propre décision, le Tigre, le fleuve d'abondance d'Utu ; à Kisurra, je rehaussai mon ancienne levée ; j'y ménageai superbement un bassin de retenue ; je procurai une eau éternelle, porteuse de prospérité, pour Larsa et pour mon pays. »

« ^{II 15-34}Au creusement du Tigre, le fleuve gigantesque, deux *pānum* de grain, deux *sila* de pain, quatre de bière, deux sicles d'huile par jour : ce fut ce que chaque homme reçut en salaire. Il n'y en eut pas qui touchât moins ou plus¹⁵. Je terminai ce travail avec l'aide de mon pays. Je remis le Tigre, le large fleuve, dans son lit, sur l'ordre et selon la volonté des dieux. J'imposai mon nom à jamais. »

Le récit est clair et bien ordonné. Une réserve reste à faire : Sin-idinnam laisse entendre qu'il aurait mené ces travaux de bout en bout¹⁶. Or il ne fit qu'achever, peut-être même qu'inaugurer ce qu'avait réalisé son père. Une seule année, la première de son règne, n'y aurait pas, à l'évidence, suffi¹⁷. Ceux-ci se sont étendus sur une durée bien plus longue et la génération de Sin-idinnam a profité des efforts de celle qui l'avait précédée.

En plus d'un témoignage exceptionnel sur l'irrigation dans la basse vallée du Tigre, cette inscription présente l'intérêt de transposer sur le plan religieux des réalités politiques. Elle révélait ainsi les ambitions du nouveau roi.

Les dieux qui donnèrent le pouvoir à Sin-idinnam, à ce qu'il dit lui-même (I 10-11), furent An et Enlil. Enki, le troisième membre de la triade suprême, n'est pas cité. Absence étonnante, puisqu'il était la divinité des eaux douces. Sin-idinnam s'intéressa pourtant à sa ville, Eridu¹⁸. Nanna et Utu symbolisent, quant à eux, les deux métropoles du royaume. Si Larsa était le berceau de la dynastie, Ur rappelait opportunément à tous qu'elle fut la capitale d'un empire : les noms d'années de Sin-idinnam révèlent la politique expansionniste du souverain¹⁹. Les batailles de ce court règne montrent qu'il tenta de pousser aussi bien vers l'est que vers le nord et l'ouest : Babylone, Isin, Tupliaš et l'Elam²⁰ s'affrontèrent avec lui dans des guerres défensives ou préventives, on ne sait.

En I 35, le rédacteur distingue le couple d'Uruk, aux « paroles²¹ » auxquelles Sin-idinnam obéit. En conséquence, An et Inanna seraient à l'origine de l'entreprise, puisque, selon l'usage, un souverain

15. Pour ces chiffres, voir les données rassemblées par E. Sollberger, *Royal Inscriptions*, Londres, 1965, II (*UET VIII*), p. 15.

16. D'une façon identique, il affirme que ses prédécesseurs avaient négligé Eridu. Pourtant Nūr-Adad s'en était bel et bien préoccupé (E. Sollberger-J.-R. Kupper, *op. cit.*, p. 187).

17. Puisque l'achèvement des travaux définit la *deuxième* année, l'événement a eu lieu au cours de la *première*.

18. E. Sollberger-J.-R. Kupper, *op. cit.*, p. 289.

19. D. O. Edzard, *Die « zweite Zwischenzeit » Babylonien*, Wiesbaden, 1957, p. 146.

20. A. Goetze, « Sin-idinnam of Larsa, new tablets of his reign », *JCS IV*, 1950, pp. 83 sqq.

21. Ou aux « ordres », mais la nuance n'a pas de sens pour ce qui sort d'une bouche divine.

n'agissait que sur l'incitation d'une divinité : celle-ci attestait la valeur de son projet et en garantissait, en même temps, l'heureuse conclusion. On en déduira que l'aménagement du Tigre profitait davantage à la région d'Uruk qu'aux terres plus méridionales.

Si le bassin de retenue fut ménagé à Kisurra, c'était, sans aucun doute, que la cité appartenait au royaume de Larsa. En revanche, Sin-idinnam, ou plutôt son père, sollicita l'accord des autres cités, ici représentées par leur divinité poliade. Aussi celles-ci ne devaient-elles pas être entre les mains des Larséens. Laissons Karkara dont nous ne connaissons pas la position exacte, à la latitude à peu près de Kisurra. Sin-idinnam contrôlait-il Nippur ? Sa titulature use d'une formule peu décisive, au moins pour nous²². Quant à Babylone, elle ne perdit jamais son indépendance, même si Sin-idinnam la défait la troisième année de son règne²³.

Le début de la colonne II offre des variantes, dignes d'être relevées. E omettait, en effet, II 1-2, que portaient les autres versions : A sans doute (si l'on restitue Marduk, aujourd'hui brisé), B et vraisemblablement aussi C (+) D. Cette lacune était sans doute un lapsus. En revanche, E citait Sin en parallèle avec Nanna de A (C [+] D est inutilisable), à la place d'An et d'Utu en B. Cette substitution était, peut-être, destinée à ménager les susceptibilités d'une ville particulière : « par la force d'An et d'Utu » (II 3 de B) voulait peut-être dire que les moyens du chantier furent fournis par Larsa et Uruk. A et E citaient, à la place, le dieu-Lune : était-ce alors pour flatter Ur ? Le texte aurait ainsi connu des éditions différentes selon sa destination.

3. Dédicace au roi Warad-Sin (pl. 4.3)

La provenance de ce vase²⁴ de diorite est inconnue, mais ne peut être que la Babylonie méridionale. L'inscription est gravée exceptionnellement « en miroir » : elle rappelle donc de très près les légendes sigillaires. Comme elles, son texte se développe de haut en bas par rapport à l'objet. Hauteur et largeur sont dans une élégante proportion (de un à deux). La gravure, en revanche, n'est guère raffinée : les têtes des signes sont réduites à deux traits en forme de v²⁵. Ainsi s'explique sans doute l'étrange graphie de la ligne 2, mais, d'une manière ou d'une autre, qu'y lire sinon ŠEŠ.UNU^{ki}-ma²⁶ : Uri₂ ? Même si l'on corrige le GA (fort clair) en ŠEŠ[!], il manque UNU et il faut, enfin, déplacer le KI. Ces corrections sont considérables, mais inévitables. Si on les admet, on obtient cette transcription-ci :

Ìr-^dEn.ZU
lugal-KI GA-ma
Mes-gír-bará

« (A) Warad-Sin, roi d'Ur[!], Mes-gír-bara »

22. D. O. Edzard, *op. cit.*, p. 147.

23. Puisque cette victoire sert de formule à la quatrième année.

24. Hauteur : 115 mm. Voir une photographie dans P. Berger et associés, *op. cit.*, p. 117.

25. Le lapicide s'est épargné la peine de les dégager en creux ou s'est arrêté avant d'abandonner sa tâche, trop mal menée, deux hypothèses entre lesquelles on ne saurait choisir.

26. D'après la titulature, connue aujourd'hui, de Warad-Sin.

Le dédicant n'est pas attesté à ce jour, sous réserve d'inventaire, mais son nom est de bonne facture sumérienne²⁷.

4. Un vase du roi Kurigalzu

La pierre noire, peut-être de l'hématite, peut avoir été fournie par une expédition du roi²⁸. L'origine de ce petit monument est, en tout cas, Babylone d'après l'évidence interne. Cette indication présente un certain intérêt, car nous ignorions, à ce jour, que le roi cassite eut un palais dans cette ville. Tout indiquait que le centre de son pouvoir était Nippur²⁹. On lit :

é.gal *Ku-ri-gal-[zu]*
nì.ga Ká.dingir.r[a^{ki}]

« Palais de Kurigal[zu], propriété de Baby[lone]. »

5. Brouillon de lettre au roi cassite³⁰ pl. 3

Cette tablette est presque complète à part le coin droit brisé. La provenance en est inconnue. Les anthroponymes et les toponymes sont nouveaux³¹, mais ils sont, à l'évidence, cassites³². La lettre date donc de la dynastie de ce nom. On remarquera l'orthographe de Babylone, sinon vraiment originale, du moins non encore précisément attestée³³.

Ce document est un brouillon : il y manque la formule de courtoisie. Des négligences, çà et là, s'expliquent de cette façon : les noms propres de personnes ne sont pas précédés du déterminatif (à une exception près), non plus que le toponyme à la ligne 8. Des silhouettes de signes sont incomplètes et, par une étrange confusion, URU¹ (l. 7) ressemble à URUDU ou à SU (l. 8). La hâte avec laquelle le texte fût couché par écrit est, sans doute, responsable de ces lapsus.

La grammaire est correcte, mais le rédacteur a affecté d'écrire en paléo-babylonien : il a réintroduit des formes à mimation (aussi convient-il de transcrire NIM : /nim/, TIM : /tim/ et LAM : /lam/, non : ni₇ etc.). Il poussa la coquetterie jusqu'à noter le banal **ina qāti* par *iq-qa-ti*, emprunté à la langue littéraire

27. Dans H. Limet, *L'anthroponymie sumérienne dans les documents de la 3^e dynastie d'Ur*, Paris, 1968, pp. 247-248, on a lú-gír-nun.

28. A. K. Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, New York, 1975, pp. 233-234. La dédicace publiée par H. V. Hilprecht, (*Old Babylonian Inscriptions*, II, Philadelphie, 1896, [BE I] n° 43, pl. 21) en serait le commentaire contemporain : *Ku-ri-gal-zu / lugal Ka-ru-du-ni-ia-aš / é.gal ša uru Ša-a-ša ki / ša Elam.ma ki / ik-šu-ud-ma /a-na^dNin.líl / be-el-ti-šu / a-na ba-la-ti-šu / i-qí-iš* (envers du n° 15).

29. À lire les listes compilées par J. A. Brinkman, *A Catalogue of cuneiform sources pertaining to specific monarchs of the Kassite dynasty*, Chicago, 1976, pp. 205-246.

30. 42, 5 x 66 x 22, 5 mm. Argile gris-jaunâtre. Hauteur des signes : 5, 1 mm.

31. Kh. Nashef, *Répertoire géographique des textes cunéiformes*, Wiesbaden, 1982, 3. 5.

32. Nos connaissances sur la langue cassite sont si médiocres, en vérité à peu près inexistantes, que l'analyse ne saurait aboutir à quoi que ce soit. Ištamuti évoque Ištamdi (K. Balkan, *Kassiten Studien*, p. 133) : Nunenikasu est attesté pour la première partie (*ibid.*, p. 177) ; Insuršaksu de même mais inzu- est écrit avec une sonore ! ; Muhlibbi est peut-être un hybride cassite-accadien (pour muh-, voir *ibid.*, p.168). Il est peu vraisemblable que *Ma-ra-zi* soit le babylonien : *marrāšu* (« valétudinaire »). Je n'ai rien à proposer pour Iri.

33. Kh. Nashef, *op. cit.*, p. 47.

paléo-babylonienne. Il utilise encore *a-di-ni*, au lieu d'**adina* (courant à l'époque médio-babylonienne), même si son emploi est classique³⁴. Ce souci archaïsant le conduit à une hypercorrection : LAM (I.3), où on attendrait LA. A la ligne 15, (*ki-i-ma*) <l>*i-ib-ba-ka* est étrange (quoiqu'il ne soit peut-être pas totalement isolé³⁵), d'autant qu'à la ligne suivante, la forme est normale.

1. *a-na lugal qí-[bi-ma]
um-ma Iš-ta-mu-ti-ma
ṭup-pa-ka ša <<tu¹>> tu-ša-bi-la₁₂-ši
aš-šum i₇ Mu-uḫ-li-ib-bi*
5. *ša ^mIn-su-ur-ša-ak-su¹
ša ta-aš-pu-ra-am-ma
i-na pa-ni-ti₇ lú uru¹ Ba-ba-li
ù I-ri a-na Nu-ne-ši-ka-su ki aš-bu-ma
a-di-ni ṭe₄-e-ma-am ša a-li*
10. *ú-ul ú-ta-ra-ar-ru-ni-im
a-na-ku¹-ma a-na uru¹ Nu-ne-ši-ka-su
pa-nu-ú-a ša-ak-nu*
15. *ṭe₄-e-em In-su-ur-ša-ak-su
ga-am-ra e-li-iq-qa-ma
ù ki-i-ma <l>i-ib-ba-ka
ù li-ib-bi In-su-ur-ša-ak-su
a-na Ma-ra-zi la a-na-ad-di-nu*
20. *e-ep-pe-eš
ù ša-ni-tam ta-ma-ar-ti
ša a-na-ad-di-nu la i-ba-aš-ši
ul im-ma-ša iq-qa-ti-ka
i-ba-aš-šu-ú-ma a-na ta-ma-ar-ti-ia*
25. *šu-bi-lam i-na an-ni-tim
ra-i-mu-ut-ka lu-mu-ur*

« ¹⁻¹⁸Dis au roi : ainsi parle Ištamuti : Quant à la tablette que tu m'as envoyée à propos du canal Muhlibbi d'Insušaksu à propos duquel tu m'as mandé : “ L'homme de Babylone et Iri séjournèrent vraiment auparavant dans Nunešikasu.” Jusqu'à présent, ils ne m'ont pas retourné de rapport sur la ville. Aussi suis-je déterminé à m'y rendre. J'y prendrai le rapport complet d'Insuršaksu. En suite de quoi, comme tu le désireras et le désirera Insuršaksu, je ferai ce que je ne peux encore livrer à Marazu. »

« ¹⁹⁻²⁴Autre affaire : le présent que je dois faire est vraiment indisponible ; il n'a pas été oublié. Fais-moi porter comme le présent qui me revient ce qui est bel et bien entre tes mains. Je pourrai ainsi constater l'amitié que tu me portes. »

34. J. Aro, *Glossar zu den mittelbabylonischen Briefen*, Helsinki, 1957, p.114.

35. J. Aro, *op. cit.*, p. 51 : *i-na lib-ba* ...

Commenter une lettre sans connaître le dossier auquel elle a appartenu et sans rien savoir de son auteur et de son destinataire est une tâche stérile. A s'en remettre à l'évidence interne, Ištamuti se plaint de la négligence de ses correspondants dans la première partie, et de celle du roi dans la seconde. Cet Ištamuti est manifestement un « officier » royal dont le ton apparaît assez désinvolte à l'égard de son maître. Si nous savions ce qu'il entendait par *tamartu*, peut-être aurions-nous la possibilité d'en deviner la position. Ce mot n'avait pas été encore repéré dans les lettres d'époque cassite. Dans les autres genres de textes babyloniens, à peu près contemporains, ce terme appartient au vocabulaire des rapports politiques, plutôt qu'administratifs, et son emploi ici est étrange.

6. Un « poids-canard » au nom de Tukulti-Ninurta II (pl. 4.6)

Ce « poids-canard » de pierre rouge n'est pas en parfait état de conservation : un gros éclat a sauté à l'arrière de l'animal, emportant, du même coup, la fin des quatre lignes³⁶. En conséquence, on ne peut calculer ce que représentaient les « cinq sixièmes de mine » dans notre système métrologique.

L'inscription porte :

1. é.gal ^mIzkim-^dMaš m[an šú man kur Aš ki]³⁷
a U-erín.gab man šú man kur A[š ki]
3. a Aš-*dan*^{am} man šú man ku A[š ki]
5/6 *ma-na šá* ka na₄ r^él.[

« ¹Palais de Tukulti-Ninurta, r[oi de l'Univers, roi du pays d'Assur], ² fils d'Adad-nārārī, roi de l'Univers, roi du pays [d'Assur], ³ fils d'Assur-dan, roi de l'Univers, roi du pays [d'Assur]. »

« ⁴ Cinq sixièmes de mine, selon le poids du [...] »

La titulature se retrouve sur les briques du même souverain et n'appelle aucun commentaire, sinon que l'espace apparaît un peu court à la ligne 1³⁸.

La fin de la dernière ligne a malheureusement disparu ; aussi n'est-il plus possible de savoir si l'émetteur de cet étalon fut le « palais » (é.gal) ou un temple (é ^dND). L'expression *šá* ka na₄ comme telle ne m'est pas connue, mais il existe des formules analogues³⁹.

7. Une nouvelle titulature d'Assurnasirpal⁴⁰ (pl. 4.7)

36. Longueur : 9, 9 cm. Belle photographie dans le catalogue de la vacation Hôtel Drouot du Lundi 2 Octobre 2000 sous le n° 136.

37. Pour la fin de cette ligne et des deux lignes suivantes, voir W. Schramm, « Die Annalen des assyrischen Königs Tukulti-Ninurta [890-884 v. Chr.] », *Bi. Or.* 27 (1970), p. 154, ll. 56 sqq.) mais d'autres sont possibles, sans aucun doute.

38. Pour le titre de man kur Aš ki, voir A. K. Grayson, « Two fragmentary Assyrian royal inscriptions », *Iraq* 37, 1975, pp. 70-71 (l. 3).

39. D'après les dictionnaires sous *pá*.

40. Pendant la même vacation (voir à la note 36) étaient proposés du roi un petit fragment des Annales (n° 702) et une brique (n° 703 [35, 5 x 16, 5] en argile cuite) qui porte : 1. é.gal ^mAš-pap-a man Aš-šur / a Tukul-Maš man Aš-šur a / Erín-dah man Aš-šur.

Cette inscription de cinq lignes en dialecte assyrien⁴¹ est écrite sur une base de calcaire, dont reste approximativement le quart. Un trou fut ménagé en ce qui en fut le centre. Était-ce une crapaudine ou un porte-lampe ? Il est difficile d'en décider ; on relèvera seulement que les inscriptions de ce roi n'évoquent que des crapaudines. La seconde partie de la titulature approximativement est aujourd'hui perdue. La pièce provient, selon toute vraisemblance, de Kalhu (Nimrud). Mais ni Ninive ni Assur ne sont exclues. La mention « palais » n'impose pas, d'autre part, que cet objet fut placé à l'entrée de ce bâtiment. Il peut l'avoir été aussi devant des temples⁴².

1. é.gal ^mAš-šur-pap-a lugal Aš-šur lu[gal
u ^dMaš na-ra-am AN x [
 3. ka-šu-uš dingir.meš gal.meš x [
a šá man man gal-e man kal[
 5. man kur Aš-šur a U-ERIM-x [
-
1. « Palais d'Assurnasirpal, roi d'Assur, ro[i ...,]
et de Ninurta, aimé de [...]]
 3. arme des très grands dieux [...]]
fils de roi, grand roi, roi puis[sant, ...,]
 5. roi du pays d'Assur, fils d'Adad-nîrârî, [...] »

Les épithètes sont traditionnelles⁴³, sauf une, digne d'être relevée à la ligne 4 : a šá man, « fils de roi ». Il semble bien qu'on ne l'ait pas encore lue dans la titulature, pourtant si proluxe, de ce souverain. Cette insistance sur la pureté de sa lignée marquerait, peut-être, que le roi ne jugeait pas son pouvoir encore suffisamment assuré, c'est-à-dire pleinement légitimé par ses origines⁴⁴. Ce n'est là qu'hypothèse, puisqu'on n'est pas en mesure d'échelonner les textes d'Assurnasirpal dans le temps⁴⁵.

8. Copie d'inscription dédicatoire à Zababa

La tablette du Smith College publiée par C. H. Gordon⁴⁶ appartient à un genre bien connu de l'époque tardive : des éditions d'inscriptions anciennes, repérées par des scribes dans des ruines et publiées avec

41. Comme le complément phonétique (du génitif) à la ligne 4 l'indique (gal-e : *rabê).

42. Les fouilles régulières le montrent.

43. M.-J. Seux, *op. cit.* (on y trouvera les références à *kašūšu*, très fréquent chez Assurnasirpal, p. 143).

44. Le complément phonétique du génitif de la ligne 4 n'est présent, curieusement, qu'après gal.

A lire Y. Le Gac, (*Les inscriptions d'Aššur-našir-aplu « III », roi d'Assyrie (885-860)*, Paris, 1907), on constate que ce complément phonétique est tantôt inscrit, tantôt non et que les scribes hésitent entre nominatif et génitif (assyrien), quand il l'est. Sans se fonder sur des statistiques oiseuses, il est manifeste que la doctrine des scribes n'était pas fixée. La combinaison la plus usuelle semble être : nominatif pour les titres d'Assurnasirpal, comme si le nom royal et ses épithètes n'étaient pas en état d'annexion avec é.gal. En revanche, ceux de son père et de son grand-père sont au génitif, mais non toujours ; on trouve aussi quelquefois le nominatif, sur le patron précédent.

45. R. Borger, *Einleitung in die assyrischen Königsinschriften*, II, Leyde, 1973, p. 42.

46. C. C. Gordon, *Smith College Tablets*, Northampton, Mass., 1952, n° 110.

les indications de leur situation. La curiosité érudite de ces « antiquaires »⁴⁷ sauva ces textes de l'oubli et, pire, de la destruction définitive, à leur bénéfice et, des millénaires plus tard, au nôtre.

Les deux éléments se transcrivent et se traduisent ainsi :

1. ^dZa-ba₄-ba₄ en kur.kur *ina ba-li-šú [ú-ul]*
[i-]^{za}zaz-zu é.é ma-ta-[ti]
[dí]m a-a-ka na₄.meš ^dA-é
[na]-nab dingir.meš[!] ki-i du₁₀.ga-[šú]
5. [x x na]₄ KAL á.sàg na₄ a-sag [(x)]
[x ur.]sag en šá i-sin-ni-šú [ana]
[e-p]é-šiš il-lak[
[it-t]i mul Gu₄.an.na di[ku₅ meš]
[sisku]r.siskur šá ina igi ^dNi[n.líl]
10. [ud]u.nitá šá ina muḫ-ḫi ki.s[i.ga
[x x x] x x [
[^d1]Nammu u ^dNanše.abzu.[x x x]
giš.mar šá è-ma 7[
di-[na x x]
15. mu-sa[!]-ru-ú šá ká sig₄ è-šú [ana][!]
su-Ú-LU a-li e-li
gín la-bi-ri-šú i-na uru-ma ^d[...]
lú ša-ma-al-lu-ú lú ba-a-[ru-ú]
a-na ba-la-ṭu zi.meš-šú i[š-ṭur-ma]
20. i-na É.zi.da ú-ki-[in]

« ¹⁻³ Zababa, le seigneur des pays, sans [lui] les temples des pay[s ne se d]ressent [pas, bâtis]seur des sanctuaires, ³⁻⁸Mār-bīti, [ven]geance divine, à [son] ordre⁴⁸ ..., [...] la diorite, [...], le hé]ros, le seigneur qui va [... pour cé]lébrer sa fête [avec] la « Mâchoire du taureau », les ju]ges, ⁹⁻¹¹ [... les of]frandes destinées à Nin[lil (...), le bé]lier pour le sa[crifice funéraire].¹²⁻¹⁴Nammu et Nanše [... dans l']apsû, la marre qui sort sept [fois ...] son ju]gement ! »]

« ¹⁵Inscription de la porte en briques à la [sortie] de la rue de la ville haute. ¹⁶⁻²⁰[...], l'élève de[vin] l'a recopiée conformément à son original, dans la ville même, et l'a plac[ée] dans l'Ezida pour la vie de son âme. »

Notes à la transcription (par numéro de ligne) :

1. Il faut restaurer une négation dans la cassure finale : *ūl* où le sumérien : nu. Un relatif serait souhaitable : la phrase qui fait parenthèse serait alors transformée en épithète, sur le même plan que celle de la ligne 3. Mais à qui attribuer cette négligence : au rédacteur ou au copiste ?

47. G. Goossens, « Les recherches à l'époque néo-babylonienne », *RA* 42, 1948, pp. 149-159.

48. Le pronom renvoie à Zababa, dont Mār-bīti est ici l'auxiliaire.

2. Les signes subsistants autoriseraient une restauration [ú]-sá-ziz-zu. La forme II₂ est attestée, mais le contexte demande un présent.
4. La lecture et la restauration : [u] mul ad₅ respectent mieux les signes. Je les ai cependant écartées, puisque les épithètes sont ensuite au singulier et que le mouvement du texte s'en trouverait incompréhensible.
5. Un participe signifiant quelque chose comme « apportant » etc. serait à restituer dans la lacune initiale.
6. [en] est sans doute la restauration la plus vraisemblable.
7. Il faudrait compléter par un subjonctif ou un ventif.
8. La restauration du début est évidemment hypothétique ; cependant les très faibles traces ne s'y opposent pas.
12. La postposition -ta (suivie du participe d'un verbe signifiant à peu près « vivre ») est sans doute la restitution la plus vraisemblable. Le couple des deux déesses est attesté.
14. Une forme précativique de *dānu* (« juger ») est à supposer dans la lacune finale. « Juger un jugement » signifiait rendre des oracles sans ambiguïté. Mār-bīti et l'étoile *Is lī* (Faut-il leur adjoindre Zababa ?) sont qualifiés de « ju[ges] » à la ligne 8. L'épithète *dayān kitti* (« juge du droit ») est attribuée au premier ; on ne sait rien de la seconde divinité.
15. La correction du MAR en SA¹ s'impose.
16. Le scribe a interverti les signes : su-Ú-LU est pour su-LU-Ú.

Ironie de la transmission, l'épigraphiste babylonien a perdu le fruit de sa peine, (pour les hommes, sinon pour le dieu), car son nom a disparu dans une cassure à la fin de la ligne 16. Au moins connaissons-nous encore son office et le temple où il était rattaché, là où fut déposé le document aujourd'hui au Smith College ; l'« élève de[vin] » faisait ses études à Barsipa. La tablette ne porte pas de date, mais le signe BA (l. 18) est très proche d'une forme attestée sous Darius II⁴⁹, soit dans le dernier quart du V^e siècle⁵⁰. Il faut se contenter de cette indication.

Même si on refuse le détail des restaurations, il est indiscutable que ce texte est un extrait. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler le plan des inscriptions de construction, Le scribe a recopié les bénédictions finales ou une partie de celles-ci. A-t-il agi de sa propre initiative ou n'avait-il que ces treize lignes à sa disposition ? Cette seconde hypothèse s'accorde mieux avec l'acribie du colophon : d'après l'emplacement, tel que le scribe le décrit, le texte était sur briques et on imaginera sans peine que le début et peut-être la fin, endommagés par les intempéries, pendant deux siècles et plus⁵¹, n'aient plus été lisibles.

La copie est-elle fidèle ? Des détails intriguent, mais les moyens nous manquent pour en évaluer l'intérêt. Le complément phonétique (ligne 2) est étrange ; il s'expliquerait parce que la « valeur » ZAZ est à peu près non attestée⁵². A la ligne 5, a-sag est évidemment la glose de l'idéogramme précédent : á.sag. Cette pierre n'était connue, jusqu'à présent, qu'en composition dans un nom de plante : ú na₄ á.sag.

49. Voir en particulier Ch. Fossey, *Evolution des cunéiformes*, Paris 1926, I n° 126, mais la silhouette est usuelle sous ce règne.

50. En somme une génération après l'« Enquête » d'Hérodote en Babylonie.

51. Entre Nabuchodonosor II et Darius II, comme on le verra un peu plus bas.

52. W. von Soden-W. Röellig, *Das akkadische Syllabar*, Rome, 1967, p. 9 (A. Ungnad, *VS III*, Leipzig, 1907, n° 229, 5. Ce contrat fragmentaire appartient à un lot à situer entre Nabuchodonosor II et Darius II, mais sa date est disparue aujourd'hui.)

Faut-il y voir une seconde « pierre » ou une interprétation « mystique » de KAL, c'est-à-dire esig ? Je serais fortement porté à le croire. Mais les gloses étaient hors de place dans les inscriptions de construction. S'ajoutent deux remarques contradictoires : la disposition des signes ne semble pas conforme à l'original, au moins à la ligne 1 (la négation que le sens exige semble bien devoir être restituée à la fin de la ligne et non au début de la suivante). En revanche, le copiste a reproduit scrupuleusement un BA néo-babylonien, tandis qu'il en utilise la silhouette achéménide dans son colophon⁵³. En somme, la reproduction de l'original a pu subir, çà et là, une réinterprétation, discrète, de l'épigraphiste.

La « ville » du dieu Zababa était Kiš, à une quarantaine de kilomètres de Barsipa⁵⁴. En insistant sur le fait qu'il s'y trouvait bien, l'élève devin cherchait à augmenter son mérite aux yeux du dieu et de ses lecteurs. Pourtant, un jeune homme, (ce qu'était manifestement le *šamallû*), pouvait couvrir cette distance à pied en une journée, mais rien ne prouve qu'il n'ait pas voyagé par eau⁵⁵. Malheureusement, nous connaissons trop mal la topographie de Kiš pour y repérer la « porte de briques » et la « ville haute »⁵⁶.

Plusieurs indices, divers mais concordants, datent l'inscription (fort vraisemblablement) de Nabuchodonosor II, comme il y a été déjà fait allusion, la silhouette du BA est contemporaine des formes utilisées pendant ce règne⁵⁷. Mār-bīti⁵⁸ fut une divinité particulièrement appréciée à la même époque : le roi restaura son temple à Babylone. Il fit aussi travailler à Kiš : la « porte en briques » appartenait sans doute à ce programme⁵⁹.

C'est la citation de Mār-bīti sur la brique qui a attiré l'attention de l'« antiquaire », car cette divinité mineure appartenait au panthéon de Babylone et de Barsipa, la ville où il se préparait à officier. Les théologiens avaient rapproché les personnalités voisines de Zababa et de cette divinité guerrière, tout en le subordonnant à Zababa, le dieu du lieu depuis toujours.

La présence des autres divinités⁶⁰, en revanche, laisse dubitatif. Peut-être les mutilations rendent-elles compte, partiellement au moins, de l'incohérence de cette liste. Mais, peut-être aussi enregistrait-elle à la fois avec Zababa des divinités de Kiš, d'une part, et, ensuite, avec Ninlil, des divinités de Hursagkalama : c'est-à-dire, dans les deux cas, Zababa, Ninlil⁶¹ et une étoile⁶². Nammu et Nanše, rapprochées

53. Ch. Fossey, *op. cit.*, n° 133.

54. A l'époque perse, à défaut des textes, l'archéologie montre que la ville était prospère (McGuire Gibson, *The city and area of Kish*, Miami, 1972, p. 3), mais réduite à un gros bourg, par rapport au siècle précédent (p. 39).

55. D'autant plus facilement que les deux villes étaient reliées par le même réseau navigable à l'époque néo-babylonienne et perse (McGuire Gibson, *op. cit.*, p. 5).

56. Une forteresse aurait été bâtie au début du I^{er} millénaire (McGuire Gibson, « Kiš », *RIA V*, Berlin, 1980, p. 619). Toutefois, ce n'est pas à proprement parler la même chose qu'une « ville haute ».

57. Ch. Fossey, *op. cit.*, n° 126.

58. Mais Mār-bīti était connu depuis Nabuchodonosor I^{er} (M. Krebernik, « Mār-bīti », *RIA VII*, Berlin, 1989, pp. 355-357).

59. Un travail à une « porte » (et non à une « grand-porte ») ne méritait peut-être pas d'être enregistré. Nabuchodonosor II s'est d'ailleurs peu attaché à la ville (il y rebâtit seulement l'é.kišib.ba [P.-R. Berger, *Die neubabylonischen Königsinschriften*, Neukirchen-Vluyn, 1973, Zylinder III 8]).

60. La restauration de Nin[-lil] s'impose, c'est la parèdre de Zababa à Hursagkalamma (D. O. Edzard, « Hursagkalama », *RIA IV*, Berlin, 1975, p. 520).

61. L'ordre y est inverse, parce que nous sommes à Hursagkalama, dont la divinité suprême était Ninlil (comme Zababa à Kiš).

communément au I^{er} millénaire, appartenaient au cercle d'Enki / Ea (la référence à l'*apsû* montre qu'il en était bien de même ici), mais on ne connaît pas la relation de cette mère et de sa fille avec Ninlil. Quant à la « marre », elle renvoie évidemment à Marduk. Certes, la « sortie » des symboles hors de leurs cellas pour des processions dans les cours des temples, dans les rues des villes (exceptionnellement) et même en pleine campagne⁶³ se pratiquaient, mais nous sommes à Kiš, non pas à Babylone ou Barsipa.

L'astrolâtrie avait pris une place considérable dans la religion babylonienne au I^{er} millénaire. Cette place ne fit d'ailleurs qu'augmenter avec le temps. La citation de l'étoile Gu₄.an.na, *Is lê*, le « Taureau céleste », alias : la « Mâchoire du taureau⁶⁴ », (les Hyades dans notre nomenclature du ciel), est, de ce fait, attendue. Elle était appelée aussi la « Tiare d'Anu » ; elle avait ainsi un double rapport avec la dignité royale, à la fois comme son attribut par excellence et comme référence aussi au pouvoir du dieu suprême. Cette étoile présidait aux constructions royales : une hémérologie⁶⁵ l'exposait explicitement : « Siman : le Taureau céleste [sumérien] // la Mâchoire du Taureau [babylonien], la Tiare d'Anu ; cette étoile, c'est aussi le Feu. C'est le mois des briques royales : le roi moule des briques, les pays étrangers construisent leurs temples. C'est (aussi) le mois du dieu-Brique du pays⁶⁶. » Le texte insiste sur la puissance de la « Mâchoire du Taureau », puisqu'elle préside, en son mois à elle consacré, aux travaux à l'étranger comme en Babylonie même. Le rédacteur a jugé sa présence favorable dans une inscription de construction.

En revanche, la relation entre Mār-bīti et la « Mâchoire du taureau » est, pour nous, inexplicable. Ces « correspondances » entre tous les éléments du cosmos, terrestres et célestes, (entre les divinités, les étoiles, le calendrier, les animaux, les plantes, les métaux etc.) ne nous ont été transmises que d'une manière si partielle et si sporadique que l'ampleur de leur développement nous échappe largement.

Malgré notre ignorance, retournons, pourtant, à la glose « mystique » de la ligne 5. Serait-ce faire preuve de trop de subtilité que d'y retrouver un écho du Lugal melambi lugal, de la lutte victorieuse entre Ninurta (dont la personnalité est proche de celle de Zababa et de Mār-bīti) et du maître des pierres, le démon asag ? Les herméneutes babyloniens nous ont habitués à des rapprochements bien plus abscons et encore plus indirects dans leur lecture contemplative du monde.

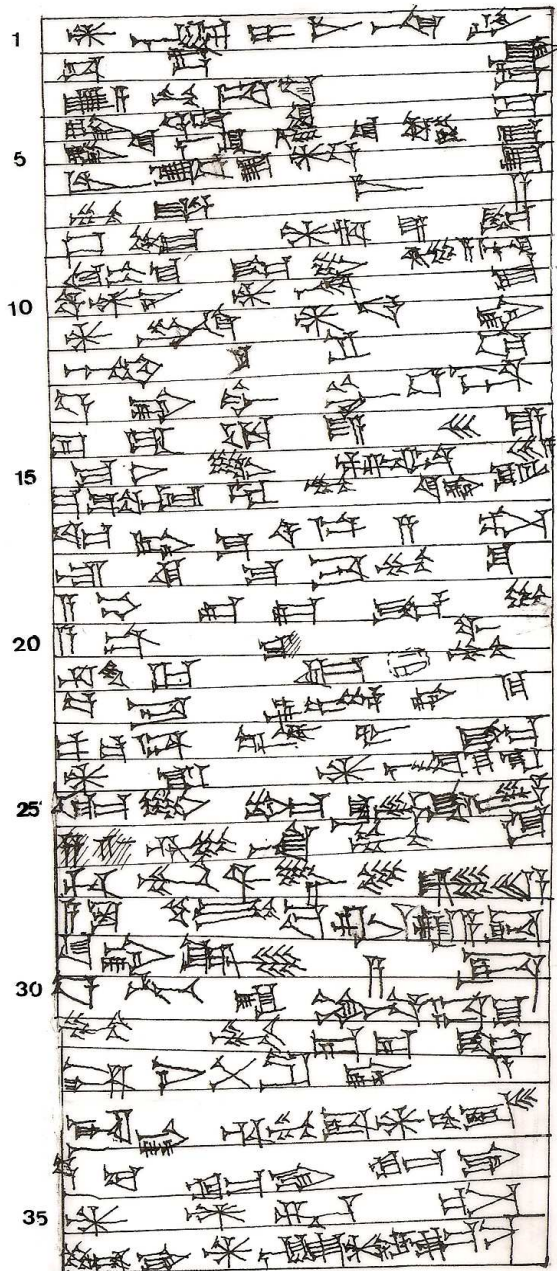
62. Mais je ne vois pas le rapport entre elles. En revanche, l'étoile BAD et l'« Aigle », l'étoile de Zababa, sont citées ensemble dans un rassemblement qui laissa perplexe E. Weidner (E. Weidner, *Handbuch der babylonische Astronomie*, Leipzig, 1915, p. 114).

63. Tout particulièrement à l'époque paléo-babylonienne dans les transports de justice pour régler des procès.

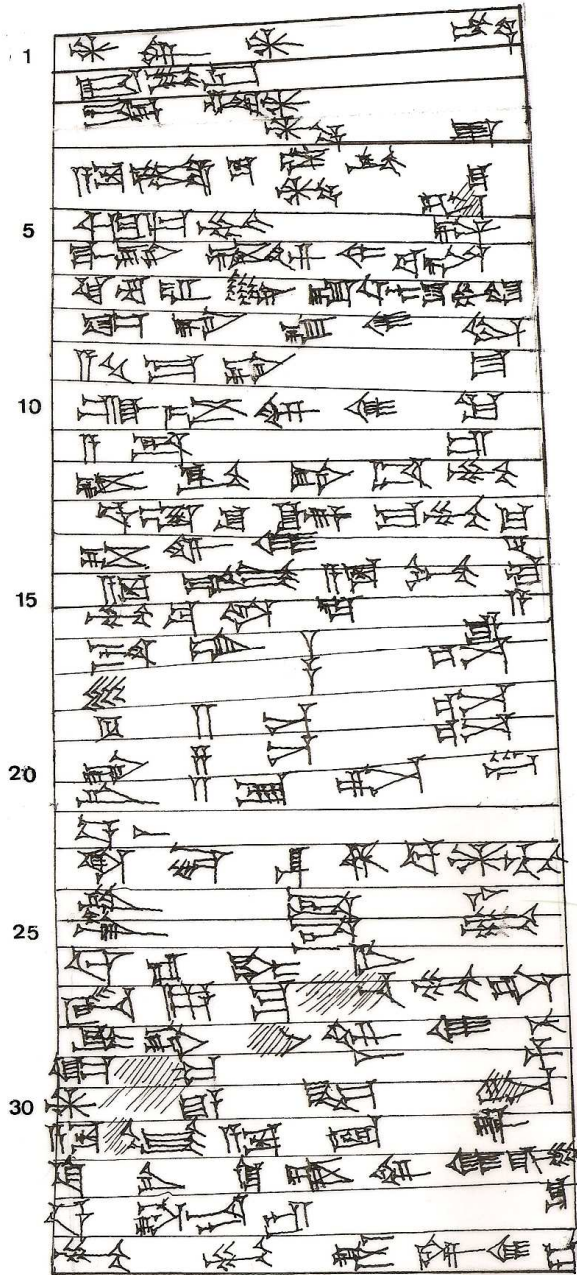
64. En plus des citations sous *is lê* dans les dictionnaires, on trouvera de nombreuses références dans E. F. Weidner, *op. cit.*, pp. 3, 36, 38, 39, 77, 83, 87, 105, 106, 121. Cette étoile était placée dans le « chemin » d'Anu, la bande zénithale des Babyloniens, (quoiqu'on la retrouve aussi dans celui d'Enlil).

65. Dans l'« astrolabe B » (O. Schröder, *Keilschrifttexte aus Assur verschiedenen Inhalts*, Leipzig, 1920, n° 218, I 32-37 [autographie] et E. Weidner, *op. cit.*, p. 85 [transcription] et p. 37 [traduction]).

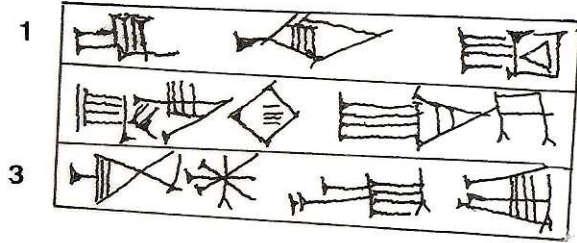
66. La dernière phrase du paragraphe est obscure et personne n'a fourni de solution, sous réserve d'inventaire. J'y vois hypothétiquement une graphie phonétique de Kulla, le dieu-Brique.



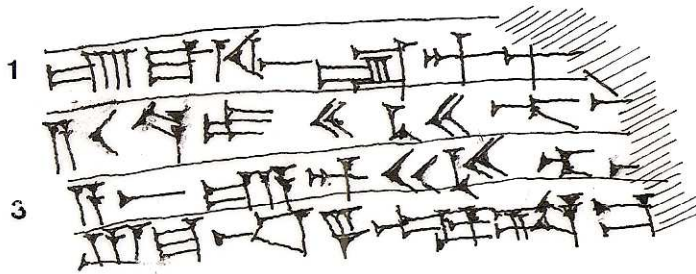
2.1 B



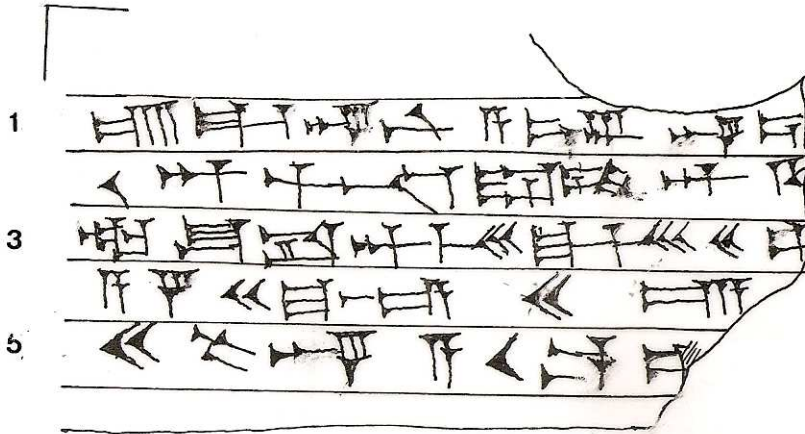
2.2 B



3



6



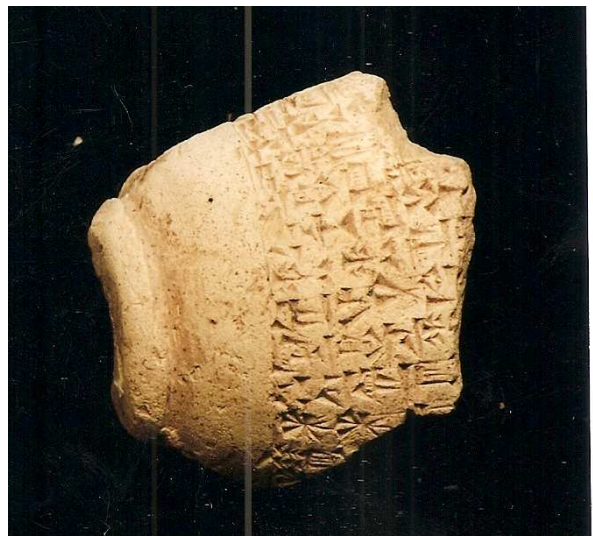
7



1 - C



2 - E



2 - D